# Dossier: [Les clivages politiques](javascript:void(0);)

# Le progressisme au défi du conservatisme

**Philippe Corcuff**

PHILIPPE CORCUFF, maître de conférences HDR de science politique à l’IEP de Lyon, membre du Centre de recherche sur les liens sociaux (CNRS-Université de Paris-Université Sorbonne Nouvelle). Il a récemment signé La Grande Confusion. Comment l’extrême droite gagne la bataille des idées (Textuel, 2021).

[philippe.corcuff@sciencespo-lyon.fr](mailto:philippe.corcuff@sciencespo-lyon.fr)

**Résumé**

Les origines historiques du clivage progressistes/conservateurs sont appréhendées à travers l’opposition entre Nicolas de Condorcet, pour les Lumières, et les réactions conservatrices d’Edmund Burke, Joseph de Maistre et Louis de Bonald. Puis un saut est fait dans les enjeux du présent : la dynamique ultraconservatrice actuelle (le couple Alain Soral-Éric Zemmour) et les bricolages confusionnistes (la triade Jacques Julliard-Frédéric Lordon-Mathieu Bock-Côté et Emmanuel Macron) dont elle bénéficie dans le contexte d’un recul du clivage droite/gauche d’abord. Ensuite est explorée la possibilité d’un rebond du progressisme par l’intégration de certains questionnements conservateurs.

## Abstract : Progressivism and the Challenge of Conservatism

The origins of the progressive/conservative cleavage are analysed here through the opposition between Nicolas de Condorcet, for the Enlightenment, and the conservative reactions of Edmund Burke, Joseph de Maistre and Louis de Bonald. Then the analysis moves to the present by looking first at the current ultra-conservative dynamic (the Alain Soral-Éric Zemmour couple) and the confused tinkering (the Jacques Julliard-Frédéric Lordon-Mathieu Back-Côté triad and Emmanuel Macron) that favours it in the context of the weakening of the right/left cleavage. The article then explores the possibility of a rebound of progressivism thanks to the appropriation of some conservative questionings.

Emmanuel Macron, tandis qu’il était ministre de l’Économie sous la présidence de François Hollande, a remis au goût du jour le clivage opposant les progressistes aux conservateurs quelques jours après la création du mouvement politique La République en marche. Ce clivage, en tant que « vrai clivage dans notre pays », aurait eu alors vocation à remplacer le clivage droite/gauche [[1]](#no1) . Cette profession de foi s’est cependant effacée, depuis, chez le président de la République, après avoir contribué à dérégler et affaiblir le clivage droite/gauche. Dans le brouillage des repères politiques antérieurement stabilisés, il apparaît toutefois intéressant d’en saisir certains des principaux enjeux actuels, hors de son éphémère usage macronien, en commençant par rappeler quelques-uns de ses traits historiques. Cela pourrait aider la théorie politique et, au-delà des discussions savantes, des citoyens désorientés à retrouver une boussole dans le brouillard idéologique qui tend à s’épaissir autour de nous.

## Aux sources du clivage progressistes/conservateurs

Dans La Philosophie des Lumières, à un moment où les bruits de bottes envahissent l’Allemagne, le philosophe Ernst Cassirer fait de la Raison et du Progrès des axes cardinaux de la galaxie philosophique et littéraire qui a marqué le XVIIIe siècle, dans une rupture proclamée avec les modes de pensée dominants jusqu’alors parmi les élites. Cette centralité justifie le recours à des majuscules. L’exercice de la raison, dans sa mise en cause des préjugés et des évidences encastrés dans la tradition, ouvre la voie à ce que Cassirer nomme « la conquête du monde historique » [[2]](#no2) , et l’histoire devient une marche de la raison.

Nicolas de Condorcet est un de ceux qui ont exprimé de la façon la plus limpide ce lien établi entre raison et progrès au cours de ces années de Lumières exploratrices. C’est tout particulièrement le cas de son Esquisse d’un tableau historique des progrès de l’esprit humain, achevée en octobre 1793 et éditée à titre posthume par sa veuve en 1795, la Convention décrétant l’achat et la distribution de trois mille exemplaires de l’ouvrage. Un joint conceptuel y associe la raison et le progrès : le thème de la perfectibilité humaine emprunté à Jean-Jacques Rousseau. Les progrès rendus possibles par les avancées de la raison révèlent trois grandes dimensions : « la destruction de l’inégalité entre les nations », « les progrès de l’égalité dans un même peuple » et « le perfectionnement réel de l’homme » [[3]](#no3) . Partant, il y a une direction et une certaine nécessité dans ce que l’on pourrait appeler une quasi-théologie de la raison historique : « Sans doute, ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide, mais jamais elle ne sera rétrograde [[4]](#no4) . » Si les améliorations sont infinies, un stade qualitatif radicalement différent de la situation existante peut être atteint : « Il arrivera donc, ce moment où le soleil n’éclairera plus, sur la terre, que des hommes libres, et ne reconnaissant d’autre maître que leur raison [[5]](#no5) . »

Selon le Dictionnaire historique de la langue française, c’est en 1770 que l’adjectif « progressif » prend un sens social et politique, remplacé par « progressiste » à partir de 1830, le substantif intervenant en 1841 et « progressisme » en 1842 [[6]](#no6) .

La galaxie des penseurs conservateurs émerge comme critique de la Révolution française [[7]](#no7) . Ils s’opposent, sous des modalités plus ou moins spécifiques, à la raison au nom de la tradition, au progrès orienté vers l’avenir au nom du temps long de l’histoire donnant un primat au passé, à l’universalisme au nom d’enracinements particuliers dans le temps et dans l’espace, à l’égalité au nom d’un héritage de hiérarchies et d’inégalités à assumer, au mouvement au nom d’un ordre naturalisé, à l’émergence de l’individu moderne au nom de la primauté de la société et de son incarnation nationale englobante et souveraine… Trois figures marquent initialement cette galaxie : le Britannique Edmund Burke, le Savoyard Joseph de Maistre et le Français Louis de Bonald [[8]](#no8) . Leurs réflexions tendent à se dessiner sur fond d’« un ordre cosmo-théologique où chaque être a sa place » [[9]](#no9) .

Le traditionalisme se trouve hybridé chez Burke avec des composantes proches du libéralisme politique pour certaines et du libéralisme économique pour d’autres, ce qui n’est pas le cas chez de Maistre et de Bonald. Et cela ouvre sur des hybridations ultérieures entre conservatisme et libéralisme politique (chez Max Weber ou Raymond Aron) ou, plus récemment, entre conservatisme et néolibéralisme économique (chez Ronald Reagan ou George Bush père et fils).

C’est en 1794 que le mot « conservateur » commence à être associé à la conservation de l’ordre social existant, « conservatisme » apparaissant en 1851 [[10]](#no10) .

Au cours du temps, l’espace des idées conservatrices s’est déplacé et hybridé en fonction des usages intellectuels et politiques, dans des circonstances à chaque fois spécifiques. Nous n’avons pas affaire à une « essence » homogène et stable. Et aujourd’hui, que peut-on dire des conservatismes ?

## Un pôle dynamique : l’ultraconservatisme à la française

Une figure du conservatisme, aimanté par l’extrême droite, apparaît dynamique dans la sphère idéologique depuis le début des années 2000 : on peut parler d’ultraconservatisme à la française, dont les discours d’Alain Soral et d’Éric Zemmour permettent de constituer un idéal-type [[11]](#no11) . L’aimantation du conservatisme par l’extrême droite ne constitue pas une nouveauté historique. On l’observe, par exemple, dans « la révolution conservatrice » à l’œuvre dans l’Allemagne de Weimar [[12]](#no12) . Une particularité actuelle consiste dans la corrélation entre la prégnance d’idées conservatrices au sein des espaces publics et le recul des idées progressistes, affectées par la double crise de la notion de gauche, à laquelle elles ont souvent été associées au XXe siècle, et de celle de Progrès.

L’ultraconservatisme à la française renvoie à des bricolages idéologiques associant plus ou moins xénophobies (dont la xénophobie anti-migrants, l’islamophobie et/ou l’antisémitisme), sexisme et homophobie dans un cadre nationaliste. Parmi ses principales arêtes idéologiques, on trouve :

* le genre (la séparation entre le masculin et le féminin) comme « nature » et l’homosexualité comme « dé-naturation » ;
* l’obsession de « l’identité », dans une mythologie voyant s’affronter des identités menaçantes (par exemple, « musulmane », « juive », « noire », « gay », ou celle des « migrants »), dans des configurations globales stigmatisées comme « communautarisme » et/ou « multiculturalisme », et une visée de restauration d’une identité nationale fantasmée, « pure », « originelle », « enracinée » et dotée de tonalités « masculines », supposée logiquement première ;
* la figure d’un « vrai peuple » homogène culturellement ;
* l’opposition entre « le social » (plus « masculin »), du côté du « vrai peuple », et le « sociétal » (plus « féminin »), du côté des « bobos » (bourgeois-bohème) ;
* et un « vrai peuple » nécessairement national, un peuple-nation, opposé à l’Europe et au « mondialisme », diabolisés dans une logique nationaliste.

Les tuyaux rhétoriques de ces bricolages idéologiques sont souvent : une vision essentialiste de la réalité (réduite à des essences, des entités compactes et durables), une trame narrative conspirationniste (mettant l’accent sur les manipulations cachées dans l’explication des événements et de l’histoire en général) et le remplacement de la critique sociale structurelle des injustices et des dominations portée historiquement par la gauche par une critique superficielle du « politiquement correct ».

## Des hybridations en cours : l’espace confusionniste

La dynamique ultraconservatrice au détriment des idées progressistes, associée au recul du clivage droite/gauche, rend possible le développement d’un espace d’hybridations idéologiques qualifié de confusionniste. Le confusionnisme renvoie au développement d’interférences entre des postures (comme la critique du « politiquement correct » ou les schémas complotistes) et des thèmes (valorisation du national et dévalorisation du mondial et de l’européen, dénonciation amalgamant la dynamique de droits individuels portée par le libéralisme politique et la domination du marché propre au néolibéralisme économique, effritement de la frontière symbolique avec l’extrême droite, etc.) d’extrême droite, de droite, de gauche modérée, dite républicaine, et de gauche radicale. Dans un contexte d’effritement du clivage droite/gauche et de crise de la gauche, les bricolages confusionnistes bénéficient principalement aux avancées ultraconservatrices.

Un exemple des interférences confusionnistes est donné par les affinités non voulues dans des discours de trois figures intellectuelles de générations et de positionnements politiques diversifiés : l’historien et éditorialiste Jacques Julliard, passé de « la deuxième gauche » à la gauche dite républicaine et de L’Obs à Marianne, l’économiste et philosophe de la gauche radicale Frédéric Lordon, pilier du Monde diplomatique, et l’essayiste québécois ultraconservateur Mathieu Bock-Côté, s’exprimant régulièrement dans Le Figaro. Tous trois vont user de formulations fétichisant la nation contre l’international, dans une vision du national comme enracinement faisant signe du côté du nationalisme d’un Maurice Barrès [[13]](#no13) .

Ainsi, au pôle valorisé par Jacques Julliard, on trouve « la nation une et indivisible », « l’identité nationale », l’« héritage », la « filiation » ou « le peuple » comme peuple-nation compact. Au pôle critiqué, il y a le « sans-frontiérisme », « l’immigration », la « communautarisation », la « diversité » ou le métissage [[14]](#no14) . Chez Frédéric Lordon, le pôle implicitement valorisé est notamment occupé par « l’appartenance », « l’identité », « l’homogène », le « national » ou les « inscriptions territoriales », et le pôle dénigré est occupé par « la désaffiliation », « l’hétérogène », « l’internationalisme abstrait » ou « la communauté politique complètement disséminée » [[15]](#no15) . Enfin, pour Mathieu Bock-Côté, le pôle valorisé est celui de « l’appartenance », de « l’identité nationale » ou du peuple-nation homogène, et le pôle dénoncé est celui du « multiculturalisme », de « l’immigration », du « sans-frontiérisme », du « nomade » ou du métissage [[16]](#no16) .

Un autre locuteur confusionniste important de la période est Emmanuel Macron, alors que son activation du clivage progressistes/conservateurs a tendu à s’effacer. Le confusionnisme commence à prendre de la place dans les discours du président de la République à partir de décembre 2018, comme une de ses réponses au mouvement des « gilets jaunes ». À rebours de sa campagne pluriculturelle de 2017, Macron oppose ainsi « identité nationale » et « laïcité » à « immigration » le 10 décembre 2018 en annonçant le « grand débat national ». Il poursuit, lors d’une conférence de presse du 25 avril 2019, en tendant à amalgamer « communautarisme » et « islam politique ». Le terme « séparatisme » (emprunté en ce sens culturel à l’essayiste conservateur venant de la gauche Christophe Guilluy) survient, couplé à celui d’« insécurité », devant les députés La République en marche, le 11 février 2020 [[17]](#no17) . Dans le cas d’Emmanuel Macron, comme dans celui de plusieurs dérapages conspirationnistes de Jean-Luc Mélenchon, ce sont des jeux tactiques, dans la compétition politicienne et afin de se sortir de difficultés momentanées, qui rendent compte de la participation aux formes rhétoriques confusionnistes.

## De la crise du Progrès au rebond progressiste ?

Avec les ébranlements du clivage droite/gauche, la crise de la notion de Progrès constitue un facteur important des succès idéologiques conservateurs. Or, quand le Progrès apparaît de plus en plus incertain, le progressisme bat de l’aile. L’installation dans un chômage de masse depuis la crise de 1973, puis le basculement vers des politiques néolibérales à partir de 1979 (Margaret Thatcher) et 1981 (Ronald Reagan) ont contribué à dérégler les attentes d’un avenir meilleur. Sur un autre plan, les questionnements écologistes ont stimulé les doutes quant au futur. Dès 1979, le philosophe Hans Jonas attire l’attention sur la façon dont l’ampleur des risques technoscientifiques contemporains et des dégâts écologiques nous oblige à revoir nos repères éthiques [[18]](#no18) . Le pilier scientifique et technologique de la croyance dans le Progrès s’en trouve fortement affecté. « L’heuristique de la peur », dont se réclame Jonas, nourrit le pessimisme quant à l’avenir. La prise de conscience publique des changements climatiques a, depuis, davantage alourdi l’atmosphère. Tant les inquiétudes sociales qu’écologistes ont ainsi participé à brouiller l’horizon qui guidait les progressistes.

Par ailleurs, les critiques conservatrices du progressisme ont mis en évidence son mal-traitement du passé et de la tradition, que, depuis les Lumières du XVIIIe siècle, on a eu tendance à classer trop unilatéralement du côté des rétrogrades « préjugés ». Par exemple, l’historien des idées Pierre-André Taguieff, dans une mise en cause de l’idée d’« émancipation », pointe le risque d’un individu « allégé de toutes les traditions », voire d’« un rejet absolu du passé » [[19]](#no19) . « Du passé, faisons table rase », lance en ce sens Eugène Pottier dans « L’Internationale », en 1871.

Cela ne veut pas dire que le progressisme ne peut pas rebondir. En tout cas, si l’on suit une remarque étonnante d’une des principales figures de l’école de Francfort, Theodor Adorno, dans Minima moralia, en 1951 : « Une des tâches – non des moindres – devant lesquelles se trouve placée la pensée est de mettre tous les arguments réactionnaires contre la civilisation occidentale au service de l’Aufklärung progressiste [[20]](#no20) . » On peut tirer de cette remarque un appel à prendre au sérieux les arguments conservateurs contre les visions mécaniques et essentialisantes du Progrès (dans leur dévaluation unilatérale des traditions passées comme dans leur rapport pauvrement instrumental aux mondes naturels) afin d’enrichir des Lumières progressistes non manichéennes, réflexives et ouvertes, des Lumières tamisées [[21]](#no21) .

Cela peut vouloir dire que, dans l’optique d’un progressisme redéfini, caractériser l’émancipation sous l’angle unilatéral du détachement des préjugés et des servitudes issus du passé, comme dans une version standard des Lumières, apparaît trop simplificateur. S’ébaucherait plutôt une dialectique entre des détachements (des dominations) et des attachements (à des protections sociales et à des espaces naturels). Ainsi la sociologie des institutions de l’État social de Robert Castel a mis en évidence l’importance historique de l’élargissement démocratique des protections sociales (sécurité sociale, systèmes de retraite, etc.) pour garantir un développement des autonomies individuelles [[22]](#no22) . La philosophie politique de la nature de Bruno Latour nous a incités, dans une autre direction convergente, à nous attacher à des êtres naturels nous aidant à mieux vivre [[23]](#no23) . Ce qui n’implique pas d’abandonner les détachements émancipateurs des oppressions, comme tendent à le faire les conservateurs.

Avec Adorno, nous comprenons mieux en quoi il peut y avoir des usages progressistes des questionnements conservateurs. Si les hybridations confusionnistes en cours s’effectuent au profit du conservatisme, la piste adornienne ferait d’autres hybridations un instrument de renouveau du progressisme. Or, quand Bruno Latour, dans l’esquisse d’une politique alternative [[24]](#no24) , insiste de manière trop exclusive sur la déconstruction de l’imaginaire des Lumières, plutôt que sur une reproblématisation critique des Lumières, ainsi que sur les attachements (ou sur « une logique de la dépendance », ou encore sur « l’objectif de nouer des liens avec le terrestre »), en oubliant les détachements producteurs d’autonomies individuelles et collectives, il risque d’alimenter des interférences confusionnistes avec l’ultraconservatisme dans le domaine de la pensée écologiste. Il oublie alors un des deux pôles de l’injonction adornienne : « au service de l’Aufklärung progressiste ».

<separateur typesep="asterisque"/>

Le clivage moderne entre progressistes et conservateurs émerge au cours des Lumières du XVIIIe siècle. Il a connu des déplacements à travers les situations et les mouvements de l’histoire. Aujourd’hui, le vent idéologique dominant dans les espaces publics apparaît plutôt conservateur. L’approfondissement de la dynamique ultraconservatrice et de ses facilitateurs confusionnistes pourrait mettre en cause durablement les repères que nous avons hérités des Lumières. Mais d’autres hybridations, au service d’un progressisme reproblématisé cette fois, ne sont pas impossibles. Tout n’est pas encore joué.

## Notes de l'article

[[1] ↑](#re1no1)« Macron : “La gauche aujourd’hui ne me satisfait pas” », Le Monde.fr, 23 avril 2016.

[[2] ↑](#re2no2)La Philosophie des Lumières (1932), Paris, Fayard, 1990, chap. 5.

[[3] ↑](#re3no3)Paris, Flammarion, 1988, p. 265-266.

[[4] ↑](#re4no4)Ibid., p. 81.

[[5] ↑](#re5no5)Ibid., p. 271.

[[6] ↑](#re6no6)Alain Rey (dir.), Dictionnaire historique de la langue française, Paris, Le Robert, 1992, t. 2, p. 1644.

[[7] ↑](#re7no7)Cf. Julien Weisbein et Samuel Hayat, Introduction à la socio-histoire des idées politiques, Louvain-la-Neuve, De Boeck Supérieur, 2020, p. 64-71.

[[8] ↑](#re8no8)Sur Burke, cf. Justine Lacroix et Jean-Yves Pranchère, Le Procès des droits de l’homme. Généalogie du scepticisme démocratique, Paris, Seuil, 2016, p. 85-126 ; sur de Maistre et de Bonald, cf. ibid., p. 175-214.

[[9] ↑](#re9no9)Ibid., p. 112.

[[10] ↑](#re10no10)Dictionnaire historique de la langue française, op. cit., t. 1, p. 479.

[[11] ↑](#re11no11)Cf. mon livre de théorie politique critique, La Grande Confusion. Comment l’extrême droite gagne la bataille des idées, Paris, Textuel, 2021, p. 236-248.

[[12] ↑](#re12no12)Cf. Pierre Bourdieu, L’Ontologie politique de Martin Heidegger (1975), Paris, Minuit, 1988, p. 15-50.

[[13] ↑](#re13no13)Cf. La Grande Confusion, op. cit., p. 16-28.

[[14] ↑](#re14no14)L’Esprit du peuple, Paris, Robert Laffont, 2017.

[[15] ↑](#re15no15)Imperium. Structures et affects des corps politiques, Paris, La Fabrique, 2015.

[[16] ↑](#re16no16)L’Empire du politiquement correct. Essai sur la respectabilité, Paris, Cerf, 2019.

[[17] ↑](#re17no17)Pour une vue détaillée des déplacements confusionnistes d’Emmanuel Macron, cf. La Grande Confusion, op. cit., p. 117-132.

[[18] ↑](#re18no18)Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique (1979), Paris, Cerf, 1990.

[[19] ↑](#re19no19)L’Émancipation promise. Exigence forte ou illusion durable ?, Paris, Cerf, 2019, p. 317 et 335.

[[20] ↑](#re20no20)Paris, Payot, 1991, p. 179.

[[21] ↑](#re21no21)Cf. mon livre La Société de verre. Pour une éthique de la fragilité, Paris, Armand Colin, 2002.

[[22] ↑](#re22no22)Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi. Entretiens sur la construction de l’individu moderne, avec Claudine Haroche, Paris, Fayard, 2001.

[[23] ↑](#re23no23)Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie, Paris, La Découverte, 1999.

[[24] ↑](#re24no24)« Face à la crise écologique, nous avons fait exactement ce qu’il ne faut pas faire », entretien à Libération, 14 mai 2020.